

N° 89
6 Avril
- 1923 -
Abonnements
France
et Belgique
1 an : 24 fr.
6 mois : 12 fr.
Étr. : 34 fr.

cinéa

3^{me} ANNÉE
**UN
franc**
Remboursé
par notre
**BON
GRATUIT**

LE MARCHAND DE PLAISIRS

Paraissant tous les 2 Vendredis
RÉDACTION et ADMINISTRATION :
Publications François TEDESCO, 39, boul. Raspail (Tél.: Ségur 41-57)
Londres : A.-F. ROSE, 4, Bleinheim Street. New Bond St. W. I.

JAQUE CATELAIN



GINA KELLY

qui vient de faire sa rentrée à Paris et que nous reverrons bientôt dans de belles productions françaises.

G. POTIEZ.
S^E DE LA M^{ON} HARTOG. J^R DEPUIS 1912
 5 RUE DES CAPUCINES PARIS

LA PERLE IMITATION "POTIEZ"
EST CELLE QUE L'ON AIME

COPIE DE TOUS VOS BIJOUX DE TOUTES
 VOS PIERRES - LES FAÇONS LES PLUS RICHES

PERLES JAPONAISES
 DE COLLECTIONS

DEMANDEZ MON
 CATALOGUE P

DEMANDEZ DE SUITE A
"CINÉA"

39, Boulevard Raspail, 39

contre la somme de SIX FRANCS en mandat ou en timbres

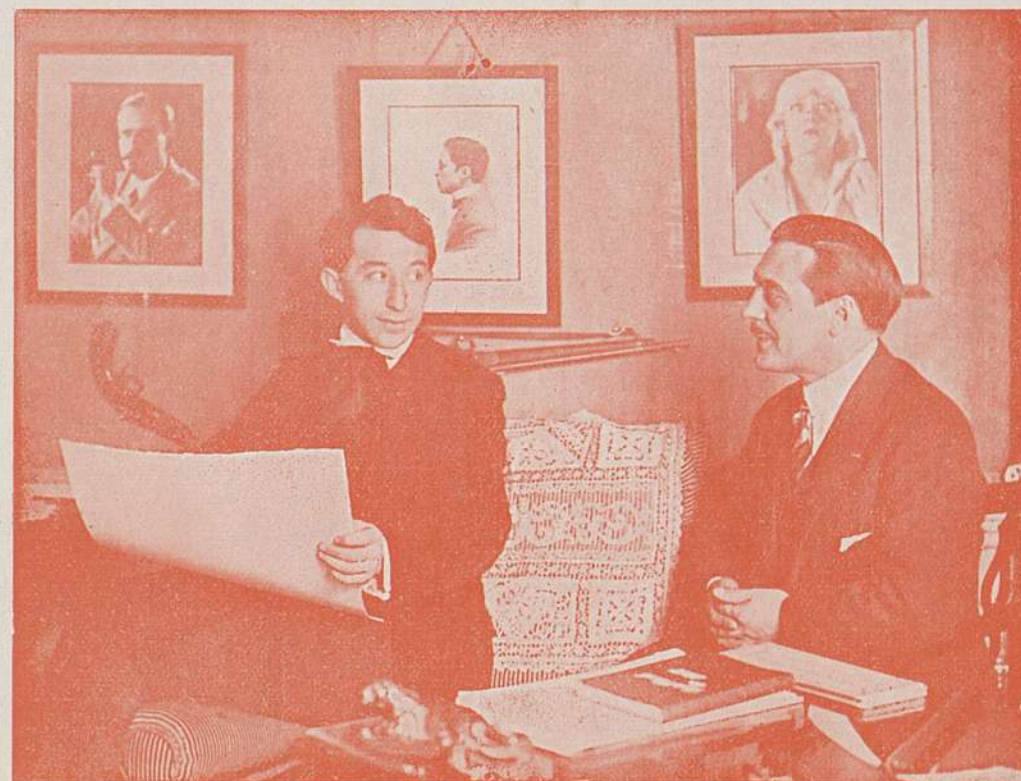
LES VEDETTES MONDIALES DE L'ÉCRAN

Dessinées par SPAT
 Présentées par LOUIS DELLUC
 Commentées par ANDRÉ DAVEN

PORTRAITS DE :

JACKIE COOGAN
 LILLIAN GISH
 MAX LINDER
 NORMA TALMADGE
 DOUGLAS FAIRBANKS
 ÈVE FRANCIS
 JEAN TOULOUT
 GINA PALERME
 CHARLES RAY
 GENEVIÈVE FÉLIX
 ANDRÉ NOX
 NATHALIE KOVANKO
 POLA NEGRI
 JEAN ANGELO
 NATHALIE LISSENKO
 NAZIMOVA

SIGNORET
 MARY PICKFORD
 MOSJOUKINE
 LADYDIANA MANNERS
 VAN DAËLE
 SESSUE HAYAKAWA
 JAQUE CATELAIN
 MUSIDORA
 CHARLIE CHAPLIN
 Constance TALMADGE
 LÉON MATHOT
 EMMY LYNN
 SJOSTROM
 ROGER KARL
 ASTA NIELSEN
 WILLIAM HART



SPAT faisant le portrait de MAX LINDER

Nous vous recommandons
 de voir cette semaine :

L'Ascension
 du Mont Everest
 à partir du 6 avril au Madeleine-Cinéma.

Sarah Bernhardt
 dans
Jeanne Doré
 Lutetia-Wagram, 31, avenue de Wagram,
 Le Select, 8, avenue de Clichy,
 Le Métropole, 86, avenue de Saint-Marcel,
 Louxor, 170, boulevard Magenta,
 Lyon-Palace, 12, rue de Lyon,
 Le Capitole, place de la Chapelle,
 Saint-Marcel, 67, boulevard Saint-Marcel,
 Lecourbe, 115, rue Lecourbe,
 Belleville-Palace, 23, rue de Belleville,
 Féérique-Cinéma, 146, rue de Belleville,
 Olympia de Clichy, place de la Mairie (Saint-Ouen).

Robin des Bois
 avec
Douglas Fairbanks
 (8^e semaine), à la Salle Marivaux.

Calvaire d'Enfant
 (L'Assomption d'Hannele Mattern)
 au Monge-Palace.

Un Fier Gueux
 avec
Lionel Barrymore
 au Cinéma des Boulevards, boulevard des Italiens.

Le Costaud des Épinettes
 de Tristan Bernard et Alfred Athis
 au Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours.

Notre Numéro Spécial sur les
Films Africains
 paraîtra le 20 avril avec des documents inédits et d'admirables photographies.
 Retenez-le de suite chez votre marchand habituel.

Depuis les derniers Films

Nous ouvrons aujourd'hui une rubrique nouvelle et avons prié nos collaborateurs d'y noter chaque quinzaine les conclusions qu'ils ont pu tirer de la projection définitive des films récents. Il ne s'agit point ici de critique de détail, ni même de valeur absolue ou d'interprétation. Nous tenterons plutôt de dégager dans ces courtes colonnes l'enseignement provisoire que nous aurons pu dégager des dernières productions parues. Nous attendrons d'ailleurs que celles-ci aient été représentées au public, afin que nos lecteurs puissent nous lire en pleine connaissance de cause. Peut-être aiderons-nous ainsi, dans la mesure de nos moyens, l'Art Silencieux à mieux connaître ses propres lois et ses plus grandes espérances.

Depuis "La Roue".

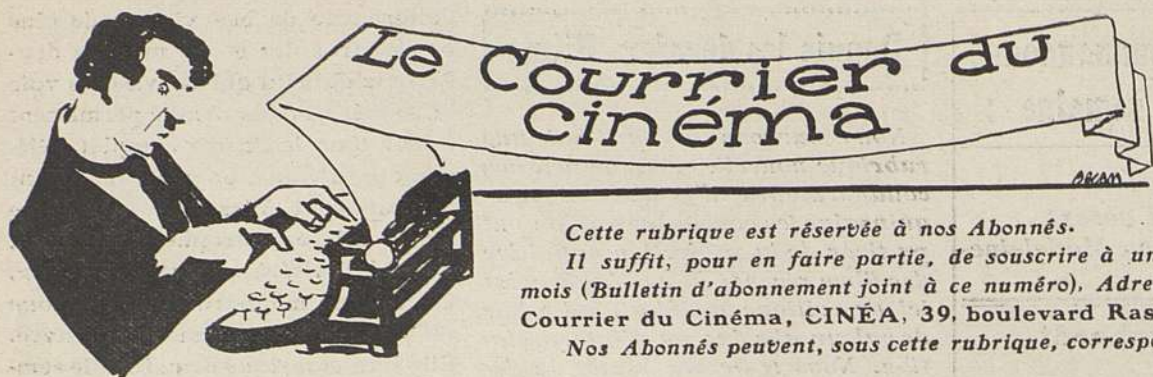
Voici que se termine dans un grand nombre de salles la projection de l'œuvre considérable d'Abel Gance. On ne saurait trop insister sur les conclusions à tirer de cette Quatrième Époque : « Symphonie blanche ». Il est rare qu'on puisse dire d'une œuvre qu'elle entre d'autorité dans le jardin classique de son domaine. On peut le dire, sans hésiter, de certains passages de *La Roue*. Pour la première fois, il vient de nous être donné d'assister à des drames intérieurs d'une façon directe, grâce à une visualisation profonde, pour ainsi dire interne. La scène pathétique où Sisif devient complètement aveugle est un chapitre de l'art cinématographique, une étape assurée, une borne posée sur un chemin nouveau. Jamais, dans aucune littérature, on n'avait dit une chose plus directe, décrit des affres plus intimes. On ne le pouvait pas. Les mots se trouvaient impuissants, là où l'invention du cinéaste a su se montrer parfaite, ajouter un document définitif à l'histoire des hommes. Par la cinématographie des visions effacées, bientôt éteintes, de l'homme qui devient aveugle, Abel Gance a traduit ce qui était, avant l'écran, intraduisible. La juxtaposition et

l'alternance de ces visions de plus en plus troubles et du masque douloureux de celui qui ne va plus voir la lumière et les choses permettent à leur tour le drame complet l'élément pathétique, en nous obligeant constamment d'assister en même temps à la catastrophe interne et à son objectivité, à son extériorisation. Cette scène magistrale de *La Roue* est peut-être le sommet de l'œuvre. Elle sera classique demain. Elle semble se jouer d'elle-même, avec une perfection naturelle. Elle satisfait complètement l'esprit, comme le jeu en plein rendement d'un mécanisme enfin réglé, mis bien en place dans les conditions voulues. C'est que, par la conception même de la science et les moyens choisis, l'auteur a su rester dans le strict domaine de son art.

Rappelez-vous la visite de l'ami, du mécanicien vulgaire et débordant de faconde grossière, dont le récit « imagé » — c'est le mot — vient s'opposer aux idées fixes de Sisif. Après les visions descriptives de ce que raconte inutilement cet homme — locomotives Pacific, plates-formes où il s'ébat en jouant le double rôle de chauffeur et de mécanicien, bouteilles vidées au goulot, signaux, images de vitesse — ce sont les visions directes de l'esprit du malheureux solitaire — sa petite machine de montagne colimaçon, blancs striés de noirs et, au centre de tout, le cadavre de son fils au fond de la crevasse. Voilà de la bonne psychologie, ramassée, frappante, vivante, aussi émouvante que celle des meilleurs écrivains.

Notons encore ceci : Abel Gance, à plusieurs reprises, alterne à grande allure les vues d'objets contemplés et celles de la personne qui les contemple. Subjectif et objectif se succèdent alors dans un espace de temps si court — quelques dixièmes de seconde — qu'une synthèse impossible, illusoire, se trouve momentanément rendue. Cela aussi est un résultat, cette fois, nettement philosophique.

I. T.



Cette rubrique est réservée à nos Abonnés.
Il suffit, pour en faire partie, de souscrire à un abonnement de trois mois (Bulletin d'abonnement joint à ce numéro). Adresser vos questions au Courrier du Cinéma, CINÉA, 39, boulevard Raspail, Paris.
Nos Abonnés peuvent, sous cette rubrique, correspondre entre eux.

RENATO. — 1° *La Flamme du Désert*, édité par Erka, avec Geraldine Farrar et Lou Tellegen. C'est un acteur grec. — 2° Non, pas que je sache. — 3° Rudolph Valentino se met certainement du cosmétique sur les cheveux, mais je n'en connais pas la provenance.

MIMOSA. — 1° C'est son vrai nom. — 2° Suzanne Bianchetti, 30 ans. — 3° Non, la fille de R. Joubé n'est pas artiste.

FOFO. — Adresse de Gabriel de Gravone, 5, rue Lallier, Paris.

N. à COURBEVOIE. — Sandra Milowanoff a, en effet, quitté la maison Gaumont et a tourné *La Légende de Sœur Béatrix*, avec Jacques de Baroncelli, aux côtés d'Eric Barclay, Abel Sovet et Suzanne Bianchetti.

ALICE BISCARDY. — 1° Adresse de Charlie Chaplin : Athletic-Club, Los Angeles, Californie (U. S. A.) ; de Al Saint-John : 4.411, Victoria Park Place, Los Angeles, Californie (U. S. A.) ; de Georges Biscot : 3, Villa Etex, Paris. 2° Notre avant-dernier numéro était consacré à Wallace Reid ; recensement et détails sur cet artiste s'y trouvent, N° 86 de *Cinéa*. — Non, nous n'avons pas encore fait de numéro sur Picratt.

MISS ETINCELLE. — Le mariage de Pola Negri et de Charlie Chaplin est officiel. Restent quelques formalités et une assez vive campagne menée contre elle qui, seuls peuvent retarder leur union. Oui, Wallace est mort. Voir notre numéro 86.

ANTINÉA. — C'est Conrad Weidt qui incarne le radjah dans *Le Tombeau Indou*, Allemand. 2° Herrman tourne un nouveau ciné-roman à Nice. Adresse : studios Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris. Oui envoie sa photo. 3° Asta Nielsen, dont nous venons de voir un de ses récents succès au Ciné-Opéra, *Vanina*, d'après l'œuvre de Stendhal, a tourné, depuis, deux grandes productions nationales en Allemagne, où elle fait entre temps du théâtre. Elle est d'origine suédoise et est âgée de 45 ans.

ADMIRATRICE DE LÉON MATHOT. — Douglas Fairbanks est Américain et est bien le mari de Mary Pickford. Ne croyez pas tous ces bruits. 2° Vous pourrez vous procurer une photographie de Léon Mathot en écrivant à Pathé-Consortium, 67, faubourg Saint Martin.

ZUT. — Maë Murray est en effet une artiste de grande valeur. Libre à vous. Dernièrement dans *Liliane, Le Loup de Dentelle, L'Homme qui Assassina, Fascination, Idole d'Argile*, David Powell est son partenaire habituel. Adresse de cet artiste : Famous Players Lasky, New-York City (U. S. A.).

MÉPHISTO. — Distribution de *Néron* : *Néron*, Jacques Grétilat. *Poppée*, Paulette Duval. *Horatius*, Alexandre Salvini. *Marcia*, Violet Mercereau. *Tullius*, Guido Trento. *Actée*, Edith Darcée. *Olthon*, Enzo de Felice. *Julia*, Suzanne Talba. *L'Apôtre*, Nero Benardi. *Hercule*, Adolfo Trouche. *Galba*, Nello Carolento. *Gracchus*, A. de Giorgio. *Garth*, Alfredo Galaor. *Un Général*, Fernando Cécilia. *Un Capitaine*, Enrico Kant.

LUCIEN LAMOTTE. — Max Linder : 11 bis, Avenue Emile-Deschanel, Paris, René Cresté est mort et il ne reste plus aucun film à éditer de lui. — Fern Andra : Fern Andra Film, N. 4, Chausseestrasse 42, Berlin (Allemagne).

CHARLES RAY. — *Filmland*, de Robert Florey vient de paraître ; le prix en est de 10 fr. Adressez-vous à *Cinémagazine*, 3, rue Rossini, Paris. — *Robin des Bois* a été présenté à la Monnaie de Bruxelles, le 24 mars. Exploitation imminente. — Pour *Les Trois Mousquetaires*, de Douglas Fairbanks, il faut attendre que la censure en permette l'exploitation, les droits d'auteurs n'en ayant pas été acquis. — Alice Terry a 25 ans.

MONIQUE. — Adresse de Rudolph Valentino : 7.139 Hollywood Boulevard, Los Angeles, Californie (U. S. A.). Je doute qu'il vous réponde. Adressez-vous plutôt à la Paramount, 63, avenue des Champs-Élysées, Paris, qui vous donnera satisfaction.

RITA-YVETTE. — 1° Sandra Milowanoff, 10, rue Merlin-de-Thionville, Suresnes. Oui vous pouvez lui écrire. Non, son mari n'est pas René Clair, mais bien M. de Meck. — Biscot : 3, Villa Etex, Paris ; René Clair : Revue Films, 15, Avenue Montaigne, Paris.

EVE VICTORIEUSE. — Jaque Catelain : 45, Avenue de la Motte-Picquet, Paris. — Stacia Napierkowska : 35, rue Victor-Massé, Paris. — Armand Tallier : 8, rue des Cloys prolongée, Paris. — Oui, ils envoient leurs photos.

L'ŒIL DE CHAT.

Entre nous :

JEUNE ALSACIEN désire correspondre avec des amis de *Cinéa*. (Echange aussi des cartes-vues) (même adresse au journal). MÉPHISTO.

JACQUES RAMEAU désirerait correspondre avec jeune fille ou jeune femme de vingt à vingt-cinq ans, amante passionnée du cinéma.

HENRY GALIMER, 21, rue Matabiau, Toulouse, désirerait correspondre avec admirateurs et admiratrices de Marcel L'Herbier.

EVE victorieuse cherche correspondants et correspondantes français et étrangers pour échanger photos d'artistes, cartes et timbres. Désire recevoir photos de Nazimova, Maë Murray, Armand Tallier et Sessue Hayakawa, Napierkowska, les représentant dans différents genres (possède déjà ceux de *Cinéa*). Remerciera suivant désir. Est-ce vous Maë Morlyne qui me répondrez ? Eve victorieuse désire aussi échanger musique moderne manuscrite pour piano, envoie aussi pour violon. Un grand merci à qui me répondra.



N° 11 — Mlle VIOLET L. CLAY. PHOTO SOBOL

NOTRE CONCOURS de PHOTOGÉNIE

RÈGLEMENT

Toute personne des deux sexes pourra concourir, à la seule condition de souscrire à un abonnement à *Cinéa*, si elle ne l'a déjà fait.

Chaque concurrent devra envoyer une ou plusieurs photographies à *Cinéa* (Service des Concours, 39, boulevard Raspail), accompagnée de son nom, son adresse, et du bulletin d'abonnement ci-inclus dans le journal, s'il n'est pas abonné.

Ces photographies, après avoir été triées par notre direction artistique, seront publiées par *Cinéa*, et mises en concours.

Un bulletin de vote sera donné à nos lecteurs avec les dernières photos. Des prix leur seront distribués.

Les vingt-cinq premiers concurrents primés seront appelés à participer à l'interprétation du premier film de « *Cinéa* ».

Les photographies des concurrents seront renvoyées après le concours.

Nos abonnés peuvent concourir sous un nom d'emprunt.

Notre Concours de Photogénie sera clos à la fin du mois !

Dépêchez-vous, Amis Lecteurs, de participer à notre Concours, grâce auquel vous pouvez voir votre photographie publiée dans *Cinéa* et gagner une place, si vous la méritez, dans l'interprétation d'un film prochain.

Jusqu'au 30 Avril, nos Abonnements remboursables vous permettent d'en faire partie et de recevoir *Cinéa* presque gratuitement pendant trois mois, six mois ou un an.

Nous retourner notre bulletin ci-contre c'est vous assurer, en remboursement de votre abonnement, une ou plusieurs collections de beaux portraits d'artistes.



N° 9. — M. ALBERT GALON



SARAH BERNHARDT dans *Jeanne Doré*, où tout Paris reverra cette semaine, avec une émotion profonde, la créatrice de tant de rôles célèbres.

SARAH BERNHARDT ET L'ÉCRAN

Sarah n'est plus. Avec elle ce n'est pas seulement une tragédienne incomparable qui disparaît, une âme exceptionnelle qui s'envole, c'est une époque qui périclité.

Son siècle, auquel elle était mêlée si étroitement, dont elle avait été le rayonnement, la voix et le geste, son siècle, si lourd d'événements et de pensée, semble s'être englouti pour toujours derrière elle. On le croyait déjà mort. Les poètes qui l'avaient glorifiée et qu'elle avait chantés, n'étaient plus. Edmond Rostand, le dernier, déjà, dormait, mais l'Époque du Verbe était encore, puisque Sarah vivait.

Sarah n'est plus. Tous ceux qui

sont jeunes encore et l'ont vue n'oublieront pas. Mais aujourd'hui, ils se souviennent en même temps, par elle, de quelque chose à quoi, jamais, ils n'avaient bien pensé. La machine moderne enlève cruellement les enfants à leurs pères, elle les arrache même au souvenir et ne leur laisse pas le temps de regarder en arrière. Ils ne savent plus d'où ils viennent. Et pourtant, derrière eux, il y a les clairs-obscur du Passé, le cadre délicat d'une vie plus pensive et plus profonde, le souvenir d'êtres vibrants et personnels. C'étaient eux qui firent l'Époque disparue, le siècle enfui.

Passionnés, ils prenaient dans une paix chargée d'œuvres la revanche

des esprits. Ceux qui menaient leurs cohortes, qui inspièrent leurs âmes, habitaient leurs pensées constantes. C'étaient les poètes, Le Verbe, autour du père Hugo, tournait comme une tempête. De toutes parts des voix s'élevaient. Parmi elles, la voix inoubliable de Sarah s'empara des plus beaux vers, des plus nobles paroles. Par elle leur idéal monta, s'étendit par dessus les foules, franchit les frontières, l'Océan... Sarah fut la voix d'un siècle.

Et nous sommes déjà, nous tous, loin dans le temps, enlevés par la machine bruyante du progrès. Autour de nous, presque toutes les



Le salon de SARAH BERNHARDT à Belle-Ile-en-Mer. C'était là que, le soir, la grande tragédienne, sous l'éclairage des lampes à pétrole, réunissait les amis et les siens. Après la journée de labeur dans le clair studio, où elle sculptait et préparait ses rôles, elle ne dédaignait pas de jouer aux dominos...

voix se sont éteintes. Quelques-unes chantent encore. Est-il vrai que nous pouvons les entendre ? Ce n'est pas seulement dans le monde plus étroit que le vacarme des choses modernes nous étourdit. C'est jusque dans notre pensée, notre cerveau meurtri. Alors, les voix sont mortes. Mais quelque chose de neuf s'est éveillé. Ce fut, un jour, une petite chose encore informe, tremblotante. Puis, ce fut un enfant prodige. Demain, ce sera peut-être le Cinéma.

Nous n'entendons plus guère, nous lisons mal, nous regardons encore. Et c'est, à nos yeux privés de rêve et de beauté, qu'un art tout neuf s'est offert. Certains n'ont pas osé y croire. Beaucoup le méprisent encore. La plupart l'ignorent. Sarah, elle n'a pas eu peur.

Elle a joué devant la petite machine merveilleuse. Elle a gravé sur la pellicule ses gestes inimitables. En ce moment, Paris peut la revoir. Sa voix n'est plus, mais son geste est resté. Dès lors, il n'est plus permis de douter de notre art. De la gloire lui est promise.

Parmi tous les signes d'espérance, il est permis de croire à celui-là, de

préférence. Qu'une tragédienne telle que Sarah Bernhardt ait pu, avant de disparaître, laisser à l'écran l'image de ce qu'elle fut, et le miracle est assez beau pour que nous en soyons récompensés. On m'accusera, sans doute, d'exagération mystique. Voyez plutôt, rappelez-vous ce que sa foi fit de la grande artiste qui vient de nous être enlevée. Par elle le lyrisme français a conquis des masses nombreuses. Elle est venue à l'époque où le théâtre était, selon l'expression consacrée « dans le sang » du peuple. Le jour approche où le Cinéma, sans lui succéder complètement, aura dans le cœur de la foule une place égale. Alors, de cette même foule, *quelqu'un* sortira, illuminé par les efforts des premiers, galvanisé par le rêve des pionniers. Celui-ci, devenu précis, parlant un langage plus clair, sera compris de fermes et ardentes ambitions. Attendons la Sarah Bernhardt de l'écran et que la grande, la vraie Sarah, par les beaux gestes qu'elle nous laisse au-delà de la mort, raffermisse notre espoir.

JEAN TEDESCO.



SARAH BERNHARDT



Derrière l'Écran

Max Linder victime d'un accident d'auto.

M. Max Linder, qui se trouve à Nice, vient d'être victime d'un assez grave accident d'automobile. Sa voiture roulait sur la promenade des Anglais à une grande vitesse, quand elle capota dans un tournant.

Max Linder fut projeté hors de l'automobile. Il souffre de contusions internes.

Il n'y a plus de Pyrénées.

Raquel Meller vient de quitter Paris. Revenue d'Espagne fin février, la voici déjà repartie pour Barcelone.

Paris a pu l'applaudir chez Mayol. Son répertoire renouvelé comprenait de douces et naïves chansons de jeunes filles, évocatrices de jardins catalans sous le soleil, d'après-midi paresseux, rafraîchis par les jets d'eau. D'autres étaient d'une belle vérité. La voix de Raquel Meller les ennoblissait toutes.

Hélas ! Il y a des Pyrénées.

Les Adieux de Raquel Meller.

Le soir de ses adieux, elle avait été conviée à certaine fête professionnelle.

A son entrée, quelqu'un lui demanda de chanter.

Elle chanta.

Nous l'avons vue s'avancer, avec ses grands yeux un peu douloureux, ses mains tendues en avant, porteuses délicates du panier de violettes, nous l'avons vue marcher dans la grande salle de bal où les cuivres scandaient un rythme un peu vieilli, frayant son chemin péniblement entre les couples tournoyants.

Elle chanta.

Et ce fut une chose jolie de voir peu à peu les rires se taire, les visages écouter, les mains se tendre pour les violettes.

Départ.

Mlle Napierkowska vient de quitter Paris pour Milan où l'appelait un remarquable engagement.

Nos vœux de gros succès accompagnent la créatrice d'*Inch'Allah*.

Bulletin de santé.

A la suite de surmenage dû au travail, Marcel L'Herbier avait contracté une violente fièvre typhoïde assez inquiétante. Nous sommes heureux d'apprendre que l'excellent metteur en scène vient d'entrer en convalescence et qu'il pourra reprendre, dans un temps encore indéterminé, le cours de ses travaux.

Après les Opprimés.

André Roanne n'est plus l'imberbe Philippe de Horne. Un commencement de moustaches et de barbe impériale, d'un blond timide encore, annoncent sur son visage la préparation d'un film.

Il s'agit — mais soyons discret — d'une intrigue du Second Empire où l'ardent et charmant jeune premier jouera le rôle d'un officier de Guides.

Une Rentrée.

Gina Relly vient de nous revenir. Un délicieux printemps l'accueille à son retour de Berlin où elle vient d'interpréter plusieurs films, dont *Le Faux Dimitri*. Nous espérons revoir bientôt, pour le compte de firmes françaises, la délicieuse interprète de *L'Empereur des Pauvres* et du *Sang des Finoël*.

Une Collection Unique.

Louis Delluc, dans sa délicate préface à *L'Album des Vedettes Mondiales* a remarqué avec infiniment de poésie la mélancolie qui se dégage du caractère éphémère des gloires de l'Écran. Nos artistes préférés ne vivent que l'heure du film. Grâce aux admirables dessins de Spat, qui sont de véritables portraits, nous pouvons enfin conserver précieusement leur souvenir dans notre bibliothèque.

"Cinéa" au Palais

Il est humain de se plaindre; il est courant d'être mécontent; il est normal de s'adresser aux divinités de l'heure présente pour leur demander aide et secours contre ceux qui nous veulent du mal ou à qui nous en voulons.

Autrefois, pour triompher de ses adversaires, on immolait des génisses à Jupiter ou des brebis sans tache sur l'autel de Minerve; plus tard, en les époques moyenâgeuses, on a pu procéder par l'envoûtement d'une figurine magique dont on perçait le cœur d'une longue épingle d'or; aujourd'hui, on s'adresse tout simplement à la Justice.

Mais maintenant comme toujours, il faut savoir à qui remettre ses plaçets et ne pas prétendre charger Mercure des affaires qui intéressent Apollon, si l'on veut s'éviter de cruels déboires.

C'est la triste expérience que vient de faire un peintre de talent, M. Latapie, chargé par M. X..., directeur de la Société des Grands Cinémas, de décorer sa nouvelle salle; il s'était acquitté de la mission confiée, et les relations existant entre ces deux hommes du monde, ne cessèrent d'être excellentes qu'au moment du règlement de compte.

M. Latapie s'adressa, pour se faire rendre justice, au Conseil des Prud'hommes, qui lui donna gain de cause et déjà il se réjouissait, sans crainte de l'appel, qui faisait évoquer l'affaire par la 7^e chambre du tribunal civil.

Or, il eut la stupeur de voir à l'audience M^e Robert Loewel, avocat de son adversaire, plaider tout simplement que le Conseil des Prud'hommes n'étant compétent que pour les conflits intervenus entre patrons et employés, et non comme c'était le cas entre client et entrepreneur, il y avait lieu de mettre à néant le premier jugement: thèse inattaquable en droit et qui fut adoptée par le Tribunal.

Une année de procédure gâchée! Tous les frais afférents aux deux jugements perdus sans le moindre profit! Obligation de recommencer une action longue et difficile devant d'autres juridictions, et tout cela alors que le requérant avait peut-être cent fois raison; c'est une dure consécration des principes que j'exposais tout à l'heure.

Et le malheureux peintre n'oubliera plus désormais que, comme il est dit de la façon de donner, la manière de demander vaut souvent mieux que ce que l'on demande. PAUL WEILL.

Les Concours de CINÉA

A QUI SONT CES DOS ?

(2^e SÉRIE)



? ? ?

Dans notre numéro 86 nous présentions trois questions dessinées.

Nous présentons aujourd'hui à la sagacité de nos Lecteurs ces trois questions nouvelles. Dans un de nos prochains numéros, nous en poserons trois autres. Ce concours est ouvert à nos fidèles Lecteurs au numéro comme à nos Abonnés. Rédigez votre réponse comme suit :

Le dos n° 1 appartient à

Le dos n° 2 appartient à

Le dos n° 3 appartient à

500 francs de prix en nature seront distribués aux réponses justes, selon la classification de la question subsidiaire suivante : Combien recevrons-nous de réponses exactes ? N'oubliez pas de répondre à cette deuxième question. Toutes les réponses exactes seront récompensées.

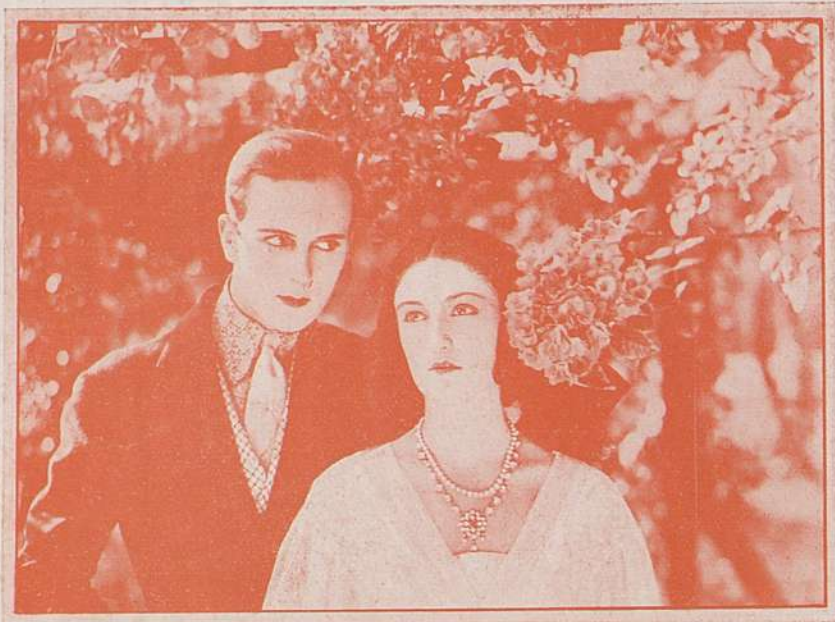
JAQUE CATELAIN
dans
Le Marchand de Plaisirs
par BÉCAN



LES PORTRAITS DE "CINÉA"



JAQUE CATELAIN
que nous verrons incessamment dans le double rôle, à la fois si poignant et si ingénieux, du *Marchand de Plaisirs*.



Marie Ange (MARCELLE PRADOT) et Donald (JAQUE CATELAIN)

Juillet 1922. — On m'annonce que Cinégraphie consentirait à éditer un film réalisé par moi, que Paramount voudrait bien l'exploiter. Et Marcel L'Herbier, acceptant d'associer son nom à cette entreprise, doit y prêter la sauvegarde de son contrôle. Faut-il y croire? — Avez-vous remarqué sur les plages ces « Marchands de Plaisirs » qui sont des traîne misère? — Avez-vous remarqué ces visages d'enfants pauvres qu'éclairent parfois des puretés et des dévouements inemployés? — J'imagine un scénario où un enfant simple et qui serait marchand de plaisirs aimerait une belle jeune fille de contes de fées que sa condition réserverait à des fiançailles sportives et fortunées. J'imagine cet enfant en proie aux forces adverses, et s'en rendant vainqueur. — J'écris ce scénario. — Et voici : la chose se conclue, l'affaire s'organise, la distribution s'établit. — Allégresse des projets dont la réalisation s'annonce, joie du travail quand le travail commence.

Août 1922. — Nous avons trouvé, sur une plage du Pas-de-Calais, des villas et un casino, un Sahara de dunes et le désert d'un ciel balayé par l'ouragan, — et une lumière de cristal. — Marcelle Pradot s'est fait faire une robe d'organdi indéniablement vaporeuse; Marcelle Pradot me charme moi-même, d'une manière discrète et secrète qui

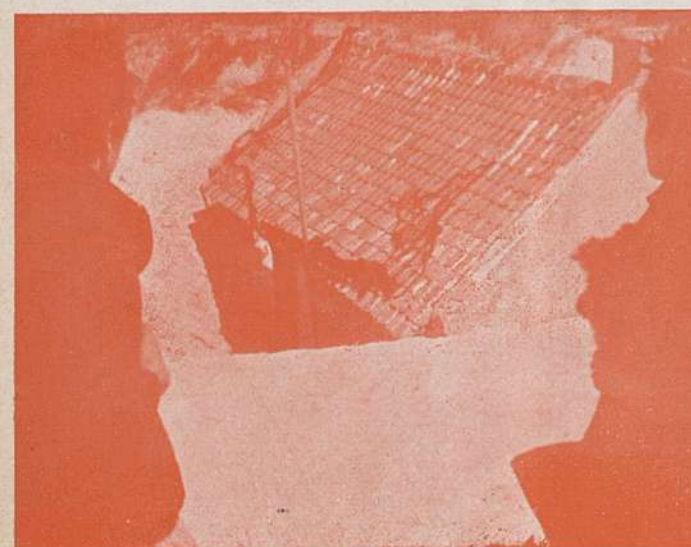


JAQUE CATELAIN, CLAIRE PRÉLIAT, PHILIPPE HÉRIAT
à la ville et dans *Le Marchand de Plaisirs*.

Intérieur de la maison. Le père (PH. HÉRIAT) buvant à un litre.
Au fond, la mère.



Dans la prison. Gosta (JAQUE CATELAIN) en proie
aux visions (PHILIPPE HÉRIAT).



Gosta (JAQUE CATELAIN) et sa mère (CLAIRE PRÉLIAT)
revoient leur maison).

est la sienne. Claire Préliat a des haillons pitoyables, un visage attendrissant, une âme bouleversante. Philippe Hériat est la crasse faite homme, par la noirceur de ses desseins et de ses vêtements, il me répugne. Ulrica Nystrom me dispense la gracieuse bonté qui pare ses cheveux blancs. Ainsi, charmé, attendri, dégoûté, conquis par chacun de mes interprètes, comment vent-on, dans ce désordre de sentiments, que je reconstitue ceux de mon propre personnage qui, par dessus cet inégal marché, est double, et que je mette en scène toute cette humanité? Je fléchis devant ma tâche à laquelle, pourtant, je m'acharne.

Intérieur de la maison, Gosta (JAQUE CATELAIN) joue
auprès de sa mère (CLAIRE PRÉLIAT).



Novembre 1922. — Le studio Menchen à Epinay, nous reçoit, ma famille, la belle que j'aime et moi. Une mesure s'est construite, s'est enfumée, s'est patinée ; une chambre, toute de blancheur et de mousseline est la chambre de Marie-Ange. — Beau travail, fiévreux et chaud labeur cinématographique, sous les pinceaux conjugués des projecteurs et dans le fracas des choses qu'on cloue, nous te reprenons. — Tout à coup, Léonce Perret et Königsmarck me convient à être, de l'autre côté de Paris, dans une autre banlieue, à Vincennes, un certain Monsieur Vignerte qui n'a de rapport ni avec Gosta ni avec Donald J. K. Hootkerp. — Qui parlait du dédoublement de la personnalité ? Me voilà trois. Pendant huit jours que l'un m'abandonne, je reviens aux deux autres. Ce n'est plus du cinéma, c'est la multiplication de soi. Dans quelle aventure me suis-je jeté, ai-je entraîné autrui ?...

Janvier 1923. — Et voici le montage. Un titanesque ténia s'est scindé en trois mille tronçons recroquevillés. Autant d'anneaux que d'images perforées. Il faut entre-

prendre ce puzzle. Je sais bien qu'une autorité contrôle mon assemblage. Je sais bien qu'il n'y a d'heureux montages qu'effectués sinon dans l'affolement, du moins dans la fièvre féconde en inspiration. — Mais, ces scènes que j'ai vu projeter, morcelées, je les trouve désormais sans vie ; ces partenaires que je croyais harmoniques, se révèlent dissonnants. Et moi-même, pouvais-je me craindre si mauvais, m'imaginer à ce point privé de vérité et d'émotion ?... Les tronçons du ténia, subitement augmentés au gré des collages, courent et se convulsent autour de moi dans une fantasmagorie pelliculaire où je perds la tête, ou plutôt l'espoir, positivement.

Février 1923. — Il paraît que la Paramount veut présenter mon film, auquel elle croit. Je ne suis pas très sûr que ce ne soit pas de l'aberration. Je tombe malade, pour échapper aux derniers préparatifs de l'épreuve, c'est plus commode. Aussi bien je ne l'ai pas fait exprès. Le jour approche. Le jour est arrivé. Sans doute, le jour de déboire... Pourtant j'assisterai à la présentation. — Je

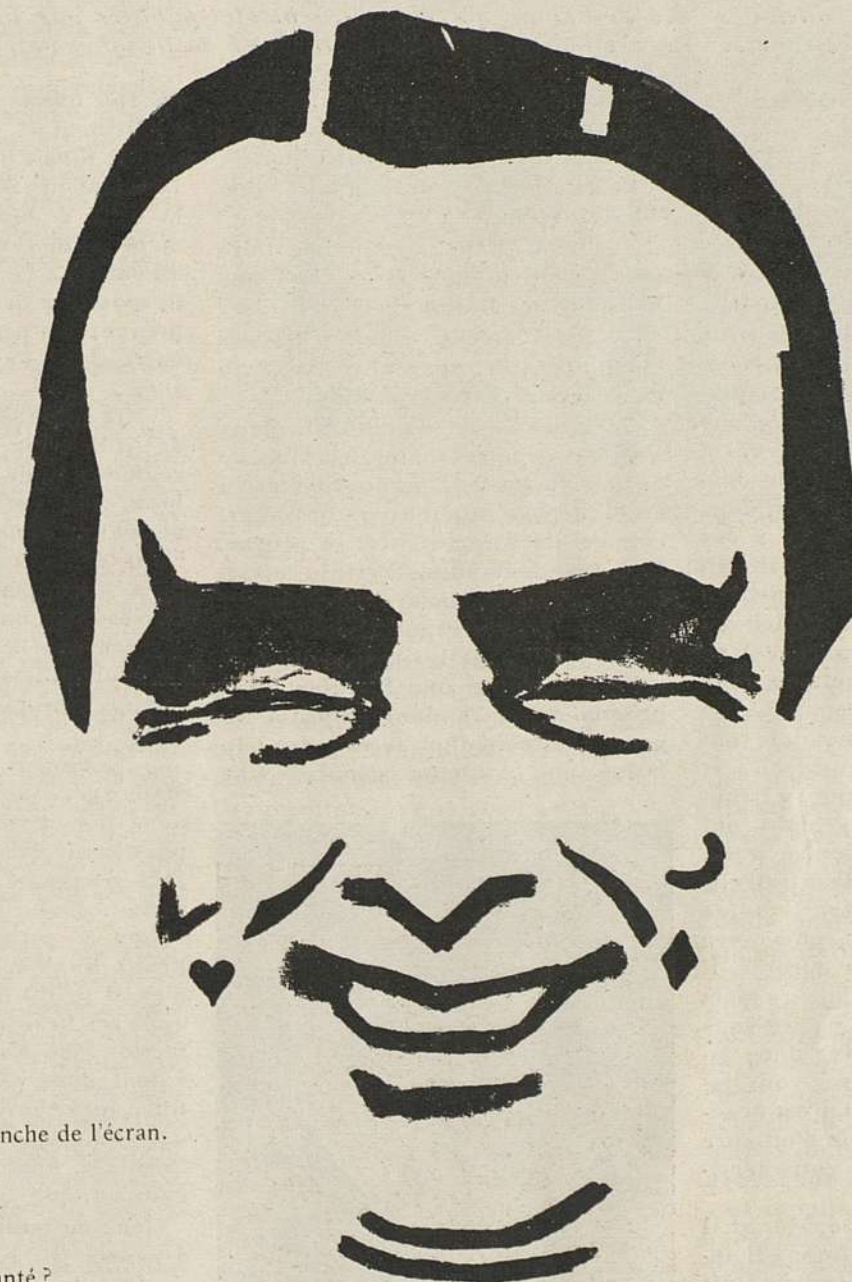


Le père (Philippe Hériat)
et la mère (Claire Préliat)

me cache dans une baignoire. — En bas, j'ai aperçu des gens. Pourquoi sont-ils venus ? — J'ai aperçu une affiche. On dit qu'elle est de Poulbot. On dit encore que Marcel Lattès a fait une *Valse-Marchand-de-Plaisirs*. Pourquoi ces artistes ont-ils perdu leur temps précieux ?... Quels morceaux l'orchestre va-t-il jouer ? Si j'avais su, j'aurais dit... Ici on pouvait jouer du Prokofieff et là ce ragtime qui a fait fureur à Broadway. — Qu'on ne commence pas encore !... Je suis sûr que la bande va craquer. — Obscurité. C'est le film. Qu'est-ce que c'est que ce film que je ne connais pas ? Est-ce moi qui ai mis cela en scène, moi qui l'ai joué ?... Je ne regarde plus. Ces bravos, ce sont des bravos de complaisance. Non, ce sont des bravos narquois. Des minutes... des quarts d'heure. Et voilà que c'est fini, et voilà qu'on vient me dire, avec toutes les apparences de la sincérité et de la compétence, que c'est très bien, que c'est un succès, en vérité, un succès.

Je me demande : Tu es rassuré ? Je me réponds : Oui, bien sûr... Mais non, il y a encore un jury à affronter demain : le public !...

JACQUE CATELAIN.



Il a crevé la toile blanche de l'écran.
C'est Moi !
et
32 dents splendides !
pour vous.
Voulez-vous de la Santé ?
Aimez-vous le sport ?
Savez-vous monter à cheval ?
Tirez-vous à l'épée ?
Tenez, regardez, c'est facile !
Une 120 HP pour enlever l'ingénue...
Baisers dans le vent,
à 300 kilomètres à l'heure...
Sport-Roi !
A votre santé !

ANDRÉ DAVEN.

Spat

DOUGLAS FAIRBANKS

Ce remarquable dessin est extrait du bel album de Spat :
Les Vedettes Mondiales de l'Ecran.

Cinq nouvelles Anecdotes sur Douglas Fairbanks

A l'occasion de notre N° spécial sur « Douglas intime » (n° 87), M. Guy Croswell Smith nous communique douze anecdotes inédites, dont nous offrons la primeur à nos lecteurs. Sept seulement trouvèrent place dans ce numéro. Voici les cinq suivantes. Ces anecdotes, qui vont être bientôt publiées par la presse américaine, ont été écrites par notre confrère Robert Florey, « publicity-director » de Douglas Fairbanks.

Douglas chez les Indiens.

Les nécessités de la mise en scène de *Une Poule mouillée* obligèrent notre héros à se rendre avec sa troupe dans les « réserves » des Indiens Hoppi. Doug, quoique ayant déjà passé par ces régions perdues, ne connaissait la contrée qu'imparfaitement. En arrivant dans la petite ville d'Holbrook, Douglas fit la connaissance d'un chef indien. Le premier qu'il rencontrait, juste au moment où il allait s'engager sur la route incertaine qui devait le conduire chez les Hoppi. Douglas, dans le but de montrer sa science à ses compagnons, décida de parler indien avec le grand chef et il s'approcha de lui, puis, le regardant bien en face, il lui sortit une phrase à sa « façon », composée de quelques mots d'italien, de mauvais espagnol, de français, d'un peu d'allemand, le tout coupé d'exclamations gutturales et se terminant par ces mots : « Heap, great Day, Mucha, Mucha, lala, oui Monsieur, little town you've got... How-How, Bah-la-How, Heap Bully ! »

Le chef Indien considéra Douglas longuement et fixement, puis avec une sorte de pitié, mêlée d'ironie, il lui dit en excellent anglais : « Mais quel diable de langage parlez-vous là, mon ami ? Vous n'avez donc jamais été à l'école ? N'avez-vous jamais appris l'anglais ? Il m'est absolument impossible, avec la meilleure volonté, de comprendre votre terrible charabia... »

Douglas fut tellement épaté, qu'il en resta bouche bée, et lorsqu'il apprit encore que ce chef Indien était possesseur des plus hauts brevets d'Etudes des Universités de Carlisle et de Harvard, il n'hésita pas à l'engager à des appointements royaux comme régisseur de la technique et comme artiste...

Un échange de cadeaux.

Christmas!!! New-York s'apprête à fêter la Naissance de l'Enfant Jésus. Dans son appartement de l'Algonquin Hotel, Jack Pickford fait

son nœud de cravate, il est invité à assister à une grande fête chez quelque roi du Pétrole ou du Jambon.

Le « Bell-Boy » entre dans le salon de Jack et lui dit :

— Monsieur Pickford, puis-je faire monter ici, le cadeau de Noël que vous adresse M. Douglas Fairbanks ?

— Certainement, vous n'espérez pas que je vais regarder mon cadeau de Noël dans le hall de l'Hôtel...

Quelques minutes plus tard, deux hommes pénètrent dans la chambre de Jack. Ils portent une énorme caisse et la dépose au milieu du salon; comme ils s'apprêtent à se retirer, Jack leur demande d'ouvrir la caisse. Ils s'exécutent. Jack, curieusement s'approche pour regarder le contenu de la caisse, qu'il suppose être la selle mexicaine que Douglas lui a promis depuis si longtemps. A sa grande stupéfaction, il voit dans la boîte une... tortue géante! Une



Oh! Shocking! dit Douglas en découvrant la trop grande nudité d'un jeune indien Hoppi, alors qu'il réalisait « Une Poule mouillée ».

énorme tortue de mer qui le regarde « bêtement »... Jack, médusé, regarde encore plus « bêtement » la tortue... Les porteurs ont extrait la bête de la boîte et maintenant elle se promène indifférente et curieuse autour du salon. A ce moment, Frank Kays (le manager de l'hôtel qui avait été prévenu au préalable par Douglas) entre dans l'appartement et dit à Jack :

— Je suis très surpris M. Pickford de vous voir ainsi enfreindre les règlements de l'Hôtel, vous savez bien qu'il est interdit d'avoir des animaux dans les appartements. Nous ne tolérons pas les chiens et je ne vous permettrai pas d'hospitaliser ainsi une tortue géante... Que diraient mes locataires si ils savaient que vous faites ainsi « l'élevage des tortues géantes » dans votre chambre ?

— Comment, je fais l'élevage ? Mais c'est ridicule, je n'en veux pas de cette bête, emportez-la, je ne veux pas dormir avec cette tortue... (Sur ce Jack essaya de se débarrasser de la tortue, mais personne ne voulut l'aider à cette besogne et comme Frank Kays menaçait de le congédier, il prit « dignement » la tortue dans ses bras et sortit...). La stupéfaction des locataires qui se trouvaient dans le Hall fut indescriptible. Jack fut obligé de se promener avec sa tortue dans son auto toute la soirée, finalement il l'abandonna dans un coin désert de la 250^e rue...

Quelque temps après, on célébrait à Beverly-Hills la Fête de Naissance de Douglas Fairbanks. A 7 heures, au moment du dîner qui réunissait un nombre considérable de célébrités cinématographiques, Jack Pickford fit son apparition. Il dit à haute voix : « Cher Douglas en l'honneur de votre fête de naissance je vais vous faire un cadeau !... » A ces mots, un nègre introduisit dans la salle à manger une énorme autruche!!! C'était la vengeance de Jack, Douglas ne sut quoi faire de l'autruche, il la fit porter dans son ranch, mais ses

chevaux se battirent avec elle, finalement il la fit renvoyer au Mexique par un camion spécial. Cependant Jack ne s'était pas suffisamment vengé. Au Noël suivant, il fit encore un cadeau « à sa façon » à Douglas. Il alla à San-Pedro où il acheta pour 3 dollars un cheval presque centenaire et perclus de rhumatismes. Le soir de Noël il amena son cheval à Beverly-Hills et en fit présent à Douglas. Ce dernier n'arriva pas à se débarrasser du vieux cheval qui resta pendant des mois dans le parc de Beverly-Hills... Heureusement pour Douglas qu'il mourut de vieillesse...

La Maison hantée de Brooklyn

Il y a bien des années, alors qu'il était à peine âgé d'une vingtaine d'années, Douglas s'était senti attiré par la vocation ingrate de journaliste. Il connut même, en qualité de reporter pour un des plus grands quotidiens new-yorkais, une certaine célébrité. Il était très fort, très habile, très intelligent et il ne manquait pas de courage. Son patron l'employait surtout dans les affaires criminelles, car il usait toujours, au cours de ses enquêtes, non seulement d'un flair merveilleux, mais de méthodes et de procédés que n'eurent pas désavoués Nick Harris ou feu Pinkerton. Un matin, l'éditeur du journal manda Douglas dans son bureau et il lui dit ceci :

— Vous vous souvenez certainement de la « maison hantée » de Brooklyn ? Vous savez, cette maison dans laquelle une femme infidèle fut assassinée par son mari, crime qui fut suivi par le jugement et la pendaison du mari... Les habitants du faubourg ont ensuite prétendu, pendant des années, que le fantôme du mari revenait régulièrement dans la maison dans le but de chercher l'aimant de sa femme... Depuis cinq ans environ personne n'avait plus entendu parler du fantôme et la légende était à peu près oubliée quand un nouvel événement assez dramatique vint de rappeler à nouveau la « maison hantée » à la mémoire du public. Voici comment les faits se sont déroulés : Un monsieur qui avait acheté la vieille maison, il y a trois ans, y habitait en compagnie d'une dame et du frère de celle-ci. Le frère de cette dame vient de disparaître mystérieusement et personne



Doug et sa troupe cherchant de bons coins dans le désert pour une scène de « Une Poule mouillée ».

ne sait où il est. « Rendez-vous sur les lieux, Fairbanks, et si vous pouvez trouver la solution de ce problème qui dérouta les plus fins limiers de la police, je vous accorderai l'augmentation que vous avez sollicitée le mois dernier... »

Douglas qui n'avait peur de rien sourit à la pensée qu'il allait avoir à se mesurer avec des revenants, et il se mit en campagne. Voici comment il m'a raconté cette aventure :

« Ce ne fut pas sans peine que je parvins à me faire engager comme valet de chambre dans cette vieille maison. Après avoir (sous prétexte de les nettoyer), visité toutes les chambres, je me trouvais dans une étrange petite chambre à coucher dans laquelle, bien des années auparavant, la dame infidèle avait été assassinée. En face du lit, enfoncé dans le mur, se trouvait un tout petit orgue d'église, et cela m'étonna considérablement de trouver cet orgue dans cette chambre à coucher. Plus tard, j'appris que c'était le mari meurtrier qui avait fait construire cet orgue pour faire plaisir à sa femme. Je décidai de passer la nuit dans cette chambre et je m'installais dans le coin le plus obscur de la pièce où je m'endormis... Cependant je ne tardai pas à me réveiller. Un homme, d'une pâleur cadavérique, dont les yeux avaient une fixité étrange, marchait fantomatiquement dans la chambre, puis il s'approcha de l'orgue, toucha quelques notes de l'instrument et ce dernier laissa apparaître une petite porte dissimulée dans le mur. Le fantôme entra et la porte se referma derrière lui. Je tremblais de tous mes membres et je n'osais pas bouger. La pensée de l'augmentation promise par mon patron me fit cependant agir. Avec l'aide du vieux jardinier je ne tardai pas à faire fonctionner le mécanisme qui ouvrait la porte et nous pénétrâmes à notre tour dans un étroit escalier qui nous conduisit dans un sombre souterrain. Nous trouvâmes le revenant assis dans un coin et il nous supplia de « ne pas lui faire du mal ». Nous le ramenâmes avec nous et nous réveillâmes la dame. Lorsqu'elle vit son frère, car le revenant était son frère, elle se trouva mal... « Par la suite, j'appris que ce soi-disant frère était son mari et qu'ils étaient tous les deux des aventuriers. Cependant la jeune femme, qui s'était sérieusement éprise du propriétaire de la maison, homme charmant et riche, avait décidé de divorcer, mais comme son mari et complice avait des raisons pour ne pas la quitter définitivement avant que le divorce ne fut prononcé, elle l'avait

présenté au propriétaire de la maison comme étant son frère. Un soir, cependant, le couple se querella et, en se défendant, la jeune femme frappa son mari à la tête avec un lourd candélabre. Dans son affolement elle faillit tomber et se raccrocha à l'orgue. Par hasard, la porte secrète s'ouvrit. Croyant avoir tué son mari, elle enferma le cadavre dans le souterrain. Cependant, le mari blessé n'était pas mort, il avait simplement perdu la mémoire sous la violence du choc, et comme il était facile de sortir du souterrain, c'est tout à fait par hasard qu'il traversa inconsciemment la chambre dans laquelle je passai la nuit... Le propriétaire de la maison ne se plaignit pas à la police mais il chassa simplement les aventuriers, quant à moi, ce reportage de « l'au-delà » me valut l'appréciable augmentation de 10 livres sterling par semaine. Quelques années plus tard, cette histoire, qui avait été publiée dans tous les journaux, revint à la mémoire d'un metteur en scène qui la cinématographia. Je me souviens d'avoir vu un film autrefois dont le scénario était à peu près tiré de mon aventure... »

Il est arrivé à Douglas bien d'autres aventures alors qu'il était journaliste, il m'a promis de bientôt me les raconter.

Un combat sur le toit d'un train.

Les scènes extérieures de *Le Sauveur du Ranch* devaient être tournées à Laramie. Douglas Fairbanks tournait à cette époque (été 1917) pour l'Arctcraft. Un train spécial fut formé pour emmener Douglas et sa troupe dans ce petit village du Wyoming-State. Les chevaux avaient été placés dans les deux wagons de tête. Dans le troisième wagon se trouvaient six cow-boys et le photographe Charles Warrington avec ses caméras. Enfin dans le wagon suivant, les artistes de la troupe s'étaient installés en compagnie de Douglas Fairbanks et de son ancien publicist-man, Bennie Zeidman.

Le train, depuis quelques heures, roulait péniblement et Douglas après avoir vidé son sac d'anecdotes commençait à s'ennuyer passablement. Soudain une idée lui vint à l'esprit. Il prit Bennie Zeidman par le bras et l'entraîna avec lui dans le soufflet qui reliait le wagon 4 au wagon 3. Dans l'obscurité, il lui montra Charles Warrington qui dormait visiblement, sa casquette abaissée sur son nez, bercé par les cahots réguliers du petit train. Les cow-boys jouaient aux dés dans un autre coin du compartiment... Doucement et silencieuse-

ment, Douglas et Bennie remplirent deux seaux d'eau, puis à pas de loup, Douglas entra dans le wagon 3, s'approcha de Warrington qui ronflait d'une façon aussi innocente que sonore et il lui lança à la volée le contenu de son seau sur la figure. Pendant ce temps, Bennie procédait de la même façon en lançant de l'eau sur les cow-boys... Cela suffit pour déclencher un combat épouvantable. Bennie et Douglas s'étaient sauvés dans le wagon 4, mais ils y furent bientôt rejoints par les cow-boys, qui arrivaient, porteurs de seaux d'eau pris dans le wagon 2 où étaient les chevaux, ils lancèrent l'eau à la volée, puis allèrent chercher de nouvelles « armes liquides ». Doug et Bennie qui n'avaient plus d'eau sortirent par la fenêtre du wagon et grimpèrent sur le toit, de là ils se rendirent jusqu'à la locomotive, prirent de l'eau et attendirent les boys. Un nouveau combat s'engagea sur le toit des wagons. Tout le monde était trempé ! Les autres artistes du wagon 4 étaient restés retranchés dans une prudente neutralité. Eileen Percy, qui était à cette époque la leading-lady de Doug, s'était réfugiée derrière Frank Campeau et Herbert

Standing qui jouaient également dans *Le Sauveur du Ranch*. Cependant, Charles Warrington qui ne s'était pas suffisamment « vengé » à son gré sortit à son tour par une des fenêtres du wagon et prit Doug et Bennie de côté, Doug d'un bond s'échappa et Bennie Zeidman fut fait prisonnier. A ce moment le train stoppa quelques minutes dans une petite station. Warrington avec son prisonnier et les autres cow-boys descendirent du toit. Ils prirent délicatement le petit Bennie Zeidman par les bras et par les jambes et allèrent le tremper pendant quelques minutes dans une énorme cuve d'eau placée à proximité de la gare !... Puis comme le train allait repartir, ils se dépêchèrent et abandonnèrent Bennie dans sa cuve... Ce dernier dut courir pour rattraper le train qui s'ébranlait. De Douglas, plus de traces !... Seulement, quand Warrington voulut grimper dans sa couchette, il reçut sur la tête une dizaine de gallons d'eau, de Douglas, qui s'était caché, au préalable, dans la dite couchette !

A une heure du matin, tous les boys trempés, mais heureux, fraternisent en buvant du whisky.



PH. C. WARRINGTON
DOUGLAS FAIRBANKS et ALLAN DWAN, dans le Verdure Canyon, préparent les scènes de *Robin Hood* au petit jour. Ils ont campé pendant plusieurs semaines dans le Verdure Canyon pour tourner ce film.



DOUGLAS à quatre ans...

Douglas et le policeman.

On avait demandé à Douglas Fairbanks une Grande Fête de Cow-Boys au bénéfice de la Croix-Rouge Américaine. Douglas ne refuse jamais de rendre service et c'est avec plaisir qu'il accepta de donner un « Rodeo » à San-Francisco. En collaboration avec Bennie Zeidman il organisa la manifestation sportive à San-Francisco.

L'arène où devaient avoir lieu les championnats était garnie jusqu'aux gradins les plus élevés. La recette s'élevait à plus de 25.000 dollars ce qui était brillant. Le spectacle devait commencer par une parade des 150 cow-boys en tête desquels devait se trouver Douglas Fairbanks. A l'heure exacte les cow-boys et Douglas étaient alignés en dehors de l'arène. L'orchestre attendait un signe de Bennie Zeidman. Or, comme Bennie dans un coin de la piste déserte surveillait Douglas au loin, qui devait lui donner le signal pour la musique, il entendit une grosse voix qui lui disait :

— Voulez-vous bien vite vous en aller de cette piste...

Il ne se retourna même pas croyant à une farce d'un camarade. La voix reprit : « Eh ! gosse, allez-vous en de la piste où je vais vous chasser ! Il vit alors un gigantesque policeman qui se tenait derrière lui, menaçant ; il lui répondit : « Mais laissez-moi tranquille, je suis l'organisateur du championnat et j'attends un signal de Douglas pour donner l'ordre à la musique de commencer à jouer quand les boys défilent... »

— Dites-moi, petit garçon, me prenez-vous pour un imbécile — répondit le policeman — vous n'avez rien à faire ici ; allez-vous en ! » Et comme

Bennie qui avait la responsabilité générale de l'organisation, ne voulait pas s'en aller, le policeman le prit par le collet et le traîna dehors... Bennie désespéré se défendait comme il pouvait, mais le policeman était très puissant. A ce moment, Douglas qui voulait faire un signe à Bennie pour lui indiquer que tout était prêt, vit la scène qui se déroulait. Abandonnant les cow-boys prêts pour le défilé, il fendit l'arène déserte à cheval comme une flèche, arriva près

du policeman le prit à son tour par le collet, l'enleva sur son cheval et l'emporta Dieu sait où ?... Les milliers de spectateurs éclatèrent de rire devant cet enlèvement imprévu au programme. Cinq minutes plus tard comme si rien n'était arrivé, Douglas plein de sang-froid faisait son entrée sur la piste à la tête de ses cow-boys, salué par des hurrahs enthousiastes, pendant que la musique jouait un air de fête !!!

(Reproduction interdite) R. F.



... Et DOUGLAS aujourd'hui, d'après son plus récent portrait.

LES PRÉSENTATIONS DE LA QUINZAINE

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE. — Cette Société continue son effort courageux en faveur du film français. *Le Reflet de Claude Mercœur* est adapté d'un roman de Frédéric Boutet. C'est l'histoire d'un homme politique qui travaille trop — non pas pour les affaires du pays, mais pour sa santé. Il travaille tellement et menace si gravement sa santé qu'un docteur de ses amis lui recommande le repos absolu. Heureusement, un sosie se présente à lui et lui propose de le doubler pour toutes les mêmes besognes. Le sosie va donc remplacer le ministre aux inaugurations, fêtes officielles... et aussi privées. Mais le sosie prend son rôle trop au sérieux et il tombe amoureux de la fiancée de l'Excellence, laquelle d'ailleurs trouve son fiancé charmant depuis qu'il n'est plus lui-même... Est-ce du drame? Est-ce du vaudeville? Les spectateurs semblent hésiter entre ces deux interprétations. Bien mis en scène par Julien Duvié, le film a de l'élégance. Gaston Jacquet y tient le rôle du ministre « qui travaille trop » et celui de son sosie.

COMPAGNIE FRANÇAISE DES FILMS JUPITER. — Une excellente réalisation d'un roman de Dickens, *Les Grandes Espérances*. Beau sujet d'observation, un peu pénible, un peu douloureux, dont certaines exagérations réalistes eussent pu être facilement évitées. Ce qui a été conservé de Dickens dans ce sombre drame est délicieux de fantaisie et de fraîcheur. Le petit Martin Herzberg qui interprète le rôle de Pip, joue en grand artiste. « Le Jackie Coogan danois », disent les annonces. Martin Herzberg qui est d'ailleurs plus âgé que le gosse de Charlot, a sur son jeune confrère américain, le privilège de l'émotion. C'est un Jackie Coogan tragique.

ERKA. — Les Américains exécutent de plus en plus nos œuvres françaises. La Goldwyn a une tendresse spéciale pour l'Alexandre Bisson ? Après *La Femme X*..., voici *Le Contrôleur des Wagons-Lits*. Ce n'est pas le même genre. Le rire après les

larmes. Il y a d'énormes qualités dans ce vaudeville, où les Américains groupèrent quelques types presque français. C'est élégant et délicieusement photographié. Et parfois l'on rit de bon cœur, presque autant qu'au théâtre. Somme toute, un bon film.

FOX. — William Russell est toujours le héros magnanime de belles histoires où le dévouement est le grand ressort dramatique. Dans *Son Maître*, nous le voyons encore une fois se sacrifier pour de nobles causes. Il pousse même la grandeur d'âme jusqu'à renoncer à la femme qu'il aime, sa femme, et à ordonner à celle-ci de suivre son ancien fiancé qui la revendique. Mais ce sacrifice est de courte durée, et la femme revient bientôt vers son époux, son maître. Le sujet un peu mince est animé par la fougue puissante de l'irrésistible William Russell.

GLADYS BROCKWELL est étonnamment dramatique et émouvante dans *Le Mépris d'une femme*, réédition d'un excellent film qui triompha naguère sous ce titre, *De la haine à l'amour*. L'artiste a une crânerie, une saveur et une grâce incomparables sous le costume de cow-boy. Et nous sommes bien obligés de nous intéresser à sa petite histoire !

GAUMONT. — Pierre Colombier qui inaugura chez Gaumont la comédie humoristique élégante, éloignée à la fois de l'épais vaudeville et de l'insipide acrobatie, a infiniment d'esprit. Il pourrait être, s'il voulait, auteur dramatique joué et recherché. Il préfère mettre en scène lui-même ses petites inventions devant « la machine à fabriquer la vie ». Il a bien raison, car notre écran comique se mourait. Son dernier film, *Petit Hôtel à louer*, nous présente un fort original valet de chambre qui, devenu riche et propriétaire, accepte auprès de son locataire les fonctions de domestique. Et c'est une double incarnation qui nous vaut de très savoureuses réparties. Gaston Modot est un domestique-proprétaire de grand style. Le voilà bien le véritable art comique ! A côté de Modot, France Dhélia est une délicieuse femme de chambre propriétaire. Pierre Colombier qui dépense beaucoup d'esprit dans sa comédie a eu une intuition de génie en choisissant

deux tels interprètes. Il en est amplement récompensé. Qu'il continue !

GRANDS FILMS EUROPÉENS. — Nous aurons bientôt les œuvres complètes d'Alexandre Dumas à l'écran. Après *Monte-Cristo*, *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *La Dame de Monsoreau*... et *Le Collier de la Reine* que nous annonce l'excellent Mercanton, voici *L'Homme au Masque de fer*. Le film est traité en anecdotes. Parfois l'action manque de clarté et de mouvement, mais il y a un réel intérêt dans cette visualisation de la mystérieuse figure qui intriguait si fort les dix-septième et dix-huitième siècles. Il semble que Dumas ait calmé la curiosité de l'histoire en imaginant l'intrigue arbitraire qui fait le fond de son roman. Mais en sommes-nous mieux renseignés ? Techniquement le film comporte de bonnes parties, des tableaux à l'eau-forte, de tragiques oppositions d'ombre et de lumière. Et le titre a toujours la même séduction sur l'esprit du public.

HARRY. — Une artiste américaine encore peu connue chez nous, Miss Edith Hallor, est la très séduisante animatrice d'un bon film dramatique et sentimental *La Fille de l'Autre*, adapté d'un roman de Sidney Rosenfeld. J'y ai noté quelques intérieurs d'une chaude et sûre élégance, et une aisance générale du mouvement scénique qui font de ce film une œuvre parfaite.

PATHE-CONSORTIUM. — Un bon film de René Le Prince, tiré d'un roman de Midship *Vent Debout*. Le début en particulier est remarquable avec l'évocation d'un milieu farouche de matelots traités à l'américaine. Mathot s'y montre excellent et très en progrès sur ses réalisations dernières. Nous l'attendons avec impatience dans *L'Auberge Rouge*, réalisée par Jean Epstein, le plus beau rôle, paraît-il, de son heureuse carrière.

ROSENAIG UNIVERS-LOCATION. — « Six épisodes d'aventures sensationnelles » groupés sous ce titre, *Le Prince de la Montagne*. Les quatre premiers épisodes nous font désirer la suite. C'est émouvant, c'est angoissant, et Harry Pilles est un acrobate de la taille d'Albertini. Un spectacle tout trouvé pour six semaines estivales.

ROBERT TRÉVISE.

Les Romans de "Cinéa"

CHAGRINE, DEMOISELLE PHOTOGÉNIQUE

par LOUIS DELLUC (Suite)

»»»»»

Dans le couloir une voix grasse clame :

— Vera... Vera, mon petit... C'est à toi, bon Dieu... tu nous fais poser... Vera, Vera... Grouille-toi !

Coup de poing dans la porte.

— Es-tu prête ?

Chagrine se dresse.

— Oui, oui, je viens...

— Tu viens... ou non ?...

Deux secondes et c'est fait.

— Allez, cavale, ma fille...

Le pas du régisseur s'éloigne pesamment.

Chagrine s'étire et automatiquement s'emballe. Le petit pantin en culotte de soie passe la robe et déploie le manteau. Un coup de peigne brutal aux cheveux.

— Les godasses, mon petit Daglan... arrange la boucle qui fiche le camp...

Elle pose sur la chaise son pied haut découvert.

— Chagrine, mon enfant...

— C'est fou d'être en retard comme ça... Ils doivent faire une bobine, sur le plateau...

Le masque a déjà repris son uniformité. Un bleu céleste cache les meurtrissures des larmes. Deux beaux yeux glacés vérifient dans la glace l'ordre des choses. Et Vera Johnson essaie une moue de cabotine...

— Au trot, au trot... Zut, mes bas en accordéon...

Elle tresse sa jupe avec une prestesse d'indifférence de figurante, tire le bas fragile, assujettit la jarretelle brodée de petits bleuets.

Dehors la voix de Gloupier :

— Nous y sommes, la gosse ?...

— Voici, mon chéri...

Elle me tend la main.

— Au revoir, monsieur Daglan, C'est gentil d'être venu bavarder avec moi. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre...

Elle sort. La porte claque. Je l'entends rire avec son camarade. Le rire s'éloigne, s'éteint. Dans les loges voisines les lavabos bourdonnent. Une chaussure jetée par un homme las qui soupire, tombe avec fracas sur le plancher. Quelqu'un chante, à plein cœur, et non sans accroc :

*C'est la bel-leu de Santiago-o
C'est ma danseu-seu de tango-o*

Je regarde la robe rose à volants roses qui fait tout petit paquet inutile. Sans savoir pourquoi, j'efface le nom de « Chagrine » écrit en blanc gras sur la gace ovale.

Je murmure :

— Chagrine... Chagrine... Chagrine. Bêtement. Inutilement.

IV

Mon film s'achèvera bientôt. Il ne m'intéresse plus. La présence de Chagrine m'inquiète et me charme. Je ne suis bon qu'à errer à travers les décors où se passent des choses paradoxales, et la fumée désenchantée de mes multiples cigarettes suit de lascives volutes dans les faisceaux électriques des projecteurs.

Un studio est un théâtre de prises de vues. Un théâtre de prise de vue est une cage vitrée où l'on s'enferme pour tourner. La location de ces pièges à drame atteint à Paris le taux de mille francs par jour. L'électricité se compte à part.

L'électricité est tout dans un studio. C'est pourquoi on y dispose tout pour que le soleil y tienne la première place.

Il y a d'ailleurs trop d'électricité dans un studio français ou du moins trop d'appareils électriques. On se sert de tous. Il vaudrait mieux savoir se servir d'un seul.

Peu de gens ont des idées à eux sur toute cette mécanique. Ils ont des modes. Autant de modes que de modèles de lampes. Ainsi se succèdent la vague de lampes à mercure, la vague de sunlight-arc, la vague de baby-spot-light, la vague des projecteurs et cela continue. Alors, qu'une seule vague suffirait à noyer un film.

Il y a aussi deux autres vagues : la vague de froid et la vague de chaleur. On trouve dans un studio des poêles pour l'hiver et, paraît-il, des ventilateurs pour l'été. Bien entendu ils n'ont qu'une valeur décorative. C'est de la mise en scène. L'hiver, un studio est une source de congestion

pulmonaire, l'été de congestion cérébrale. De toute façon, le cinéma mourra de congestion.

Il n'y a qu'une pièce bien faite dans un studio. Pas trop petite, pas trop grande. Bons fauteuils. Téléphone. Journaux. Excellents abat-jour pour ne pas blesser la vue. Calorifère ou feu de bois. Au besoin une bouteille de porto dans le coffre-fort.

Une seule personne vit dans cette pièce : le directeur. Seulement il n'y est jamais.

Les lampes électriques des studios français sont habilement disposées pour brûler les yeux des interprètes. C'est sans doute pour les maintenir dans un état de sensibilité intense. Ils tournent toute la journée. Ils hurlent toute la nuit de douleur, d'insomnie, de colère, etc. C'est fort dramatique.

Il est vrai que le même traitement est appliqué aux acteurs comiques.

Il n'y a pas de loges pour les artistes dans un studio. Il n'y a que des water-closets. On les balaie peu. On les éclaire mal. On les chauffe en principe. Il y a une chaise, un portemanteau, une cuvette quelquefois, il n'y a jamais d'eau, mais il y a de la poussière, et on l'arrose quelquefois pour qu'elle colle bien aux robes du soir. Quand les carreaux ne sont pas brisés, on n'a pas d'air. C'est plus intime. Des loges ? Des water-closets.

Mais, il n'y a pas de water-closets. Il y a une soule gluante, quelque part, sans lumière, et sans strapon-tin. Particulièrement avantageux pour les robes du soir, et les « costumes d'époque ». Vous trouvez ces détails dégoûtants ? Vous trouveriez ces territoires encore plus dégoûtants. Rappelez-vous la caserne, et comme les sous-officiers corses nous faisaient astiquer les water-closets. Les acteurs de cinéma n'ont pas encore compris qu'ils doivent nettoyer ça eux-mêmes.

Ils doivent tout faire eux-mêmes.

Ils n'ont pas d'habilleuses.

Ils n'ont pas de coiffeur.

Ils n'ont rien.

Ils ne sont rien.

(A suivre)

UN SUCCÈS SANS PRÉCÉDENT

TROISIÈME MOIS EN EXCLUSIVITÉ

A LA SALLE MARIVAUX

DOUGLAS FAIRBANKS

DANS

ROBIN DES BOIS

15.000 ARTISTES — A COUTÉ FR. 20.000.000



Pour la beauté de vos Yeux

Employez le **VELOURS CILLAIRE** qui donne des **SOURCILS** et **CILS** abondants et fournis à celles qui les ont clairsemés et pâles, intensifie, donne profondeur et expression au regard des autres - Le Velours Cillaire est employé par nos grandes Etoiles du Cinéma et du Théâtre - Modèle moyen : 10 fr. Grand modèle luxe : 25 fr.

BROCHURE B GRATUITE sur demande aux

LABORATOIRES FRANCIA

4, Rue Hervieu, NEUILLY-sur-SEINE. — Joindre timbre pour réponse.

Vous qui Aimez les Bons Artistes

Demandez à "CINÉA"

ses numéros spéciaux sur

Les Interprètes Français

Contenant les biographies de Van Daele, Modot, Signoret, Emmy Lynn, J. Catelain, France Dhalia, André Nox, Huguette Duflos, Marcel Vallée, Charles Dullin, Musidora, René Cresté, Marcel Lévesque, Gaby Morlay, René Navarre, S. de Napierkowska, Andrée Brabant, A.-F. Brunelle, Romuald Joubé, Jean Dax, Eve Francis, Gaston Jacquet, G. de Gravone, J. Grétilat, Geneviève Félix, Pierre Magnier, Jean Toulout, Léon Mathot, Séverin-Mars, Maé Murray, Marise Dauvray, E. de Max, Henri Rollan, Lili Samuel, Marie-Louise Iribé, Louise Colliney, Vermoyal, Mary Harald, André Roanne, Suzanne Talba, Henri Debain, Biscot, Gina Kelly, S. de Pedrelli, Suzie Prim, Georges Lannes, Christiane Delval, Gastao Roxo, etc... et de Antoine, J. de Baroncelli, Raymond Bernard, H. Diamant-Berger, Cermaine Dulac, G. du Fresnay, Abel Gance, René Hervil, Henry Krauss, René Le Somptier, Marcel L'Herbier, Louis Mercanton, Louis Nalpas, Léon Poirier, Henry Roussel, E.-E. Violet, Louis Delluc, etc., etc...

Ces quatre beaux numéros vous seront envoyés franco, contre 4 francs en timbres-postes.

Vous qui aimez les beaux films,

demandez à CINÉA ses

numéros spéciaux

Marcel L'Herbier,
Charlie Chaplin,
Douglas Fairbanks,

Les metteurs en scène français
La Production Française.

Chacun de ces numéros vous sera envoyé **FRANCO** contre **UN FRANC** en timbres-poste.

Demandez de suite

à CINÉA

39, Boulevard Raspail,
Paris

DRAMES

de

CINÉMA

par

Louis Delluc

contre cinq francs en
mandat ou en timbres.

MAISONS RECOMMANDÉES

UN EXCELLENT DINER
UN CONCERT CLASSIQUE
UN SPECTACLE
ET DANSER !...

Le tout pour le prix d'un fauteuil au théâtre :
c'est le

"ROMANO"

Déjeuner 17 f. Dîner 20 fr. — 14, R. Caumartin

RESTAURANT JEAN

American Bar
20, rue Daunou, 20
Sa cuisine et ses spécialités anglaises
Retenir sa table -:- Central 94-09

CATALOGUE PRÉCIEUX à DEMANDER

Envoi **gratuit** LIBRAIRIE | SCIENCES | NOUVEAUTÉS | ARTICLES
MÉDICALE | OCULTES | LITTÉRAIRES | DIVERS
Entre M^{me} Aux Galeries Lafayette, 3, rue du Terrage, Paris.

YAMA HOUDA de retour

Par ses études approfondies des **Tarots** et des **Lignes de la Main**, consulte très sérieusement. t.l.j. de 2 à 7 h. Rue Boursault, 23, Paris (Métro : Rome).

PERSONNE mieux que moi ne vous dira ce qu'il faut faire ou ne pas faire. De l'avis de tous, mon **Don de Révélation** est extraordinaire. Mme GEO, 11, rue Fontaine, Paris (9^e) de 2 h. à 7 h.

VOUS qui cherchez vainement le **BONHEUR**, allez sans retard consulter

Mme PIERRE MÉDIUM LUCIDE

Réputée par sa manière personnelle de prévoir tous les événements à l'aide de ses petits cailloux. — Reçoit tous les jours (sauf jeudis et dimanches) de 1 h. 1/2 à 7 h. 1/2, 68, rue du Mont-Cenis (18^e). Retenir l'adresse. Nord-Sud : Joffrin.



Madame, ONDULA Opsina EAU Merveilleuse
FRISE, ondule et gonfle la chevelure en 5 minutes pour 8 jours. Flacon 7.70 fr. mandat ou tim. contre remb. 1 f. 50 en plus. A. OPSINA, 9, r. de Navarre, Paris

MADELEINE, CARTOMANCIE

28, Avenue de Clichy (2^e étage), Paris
Horoscope par corresp. 5 frs. Env. date naiss. Reçoit de 10 à 7 h.

TOUT VOTRE AVENIR DÉVOILÉ par l'HOROSCOPE

Envoyez date de naissance et 5 fr.
Mme ROBERT, 68, bd Auguste-Blanqui, Paris, 13^e

MARIAGES RICHES ET TOUTES RELATIONS

Renseignements contre present **BON** et timbre
"FAMILIA", 74, rue de Sévres, Paris, 7^e
Bureaux ouverts de 2 à 7 heures (semaine).

COURS GRATUITS ROCHE O.I.®

36^e Année. Subventionné Ministère Beaux-Arts.
CINÉMA - TRAGÉDIE - COMÉDIE - CHANT
10, Rue Jacquemont (17^e)

Noms de quelques élèves de M. Roche qui sont arrivés au Théâtre ou au Cinéma : Denis d'Inès, Pierre Magnier, Etievant, De Gravone, Vermoyal, Térof, Ralph Royce, etc., Mlles Geneviève Félix, Pierrette Madd, Mistinguett, Germaine Rouer, Louise Dauville, Cassive, et le fort ténor de l'Opéra-Comique Vezzani.

Offrez à vos amis
Offrez-vous à vous même
La plus belle collection d'art

représentée par
La Collection complète

de
CINÉA

Que nous vous offrons pour
Cinquante Francs

Adressez votre demande à CINÉA
39, Boulevard Raspail à Paris

Les Belles Productions que

PATHÉ CONSORTIUM CINÉMA

présentera au Public
le 13 Avril

MILITONA

Comédie dramatique en 5 parties
d'après la pièce célèbre de Théophile Gautier
Adaptée et mise à l'écran par M. Henri Vorins

interprétée par
Mlle PAULETTE LANDAIS
Mmes EMILIA DE LA MATA, MARCH
MM. JAMES DEVEZA, JOSNE BRUGUERA
(*Principal Film*)

DÉCADENCE ET GRANDEUR

Scénario cinématographique de M. Tristan Bernard
Mise en scène de Raymond Bernard
avec

PLANCHET
(Armand Bernard)
(Films *Tristan Bernard*)